

82^e anniversaire de la libération de Louviers

Mardi 25 août 2026
Square Albert 1er

Discours de François-Xavier PRIOLLAUD

*Maire de Louviers,
Vice-Président de la Région Normandie
Membre du Comité européen des Régions*

Seul le prononcé fait foi

Madame la sénatrice,
Monsieur le sénateur,
Madame la Vice-Présidente du Département de l'Eure,
Mesdames et Messieurs les élus,
Mesdames et Messieurs les élus du Conseil municipal des jeunes,
Mesdames et Messieurs les représentants des autorités civiles et militaires,
Mesdames et Messieurs les Présidents d'associations patriotiques,
Mesdames et Messieurs les porte-drapeaux,
Mesdames et Messieurs,

Il y a quatre-vingt-deux ans, presque heure pour heure, Louviers retrouvait la liberté.

Remémorons-nous, un instant, ce matin du 25 août 1944.

Nous sommes un vendredi.

Au petit jour, dans une ville meurtrie par quatre années de guerre, des habitants entrouvrent leurs fenêtres. D'autres descendent dans la rue. Une rumeur se répand.

Ils arrivent.

Une patrouille américaine de reconnaissance entre la première dans Louviers. Elle emprunte la rue de l'Hôtel-de-Ville et poursuit rapidement sa route.

Puis arrivent, depuis La Haye-Malherbe, les hommes de la 4^e division blindée canadienne.

Des véhicules militaires traversent nos rues. Des uniformes inconnus apparaissent. On entend parler anglais. Des avions sillonnent encore le ciel.

Et puis il y a ces gestes qui paraissent anodins mais dont la mémoire conserve parfois mieux le souvenir que celle des grandes batailles : des soldats distribuent des cigarettes aux adultes et offrent des chewing-gums aux enfants.

Des enfants de Louviers qui découvrent peut-être ce jour-là le goût du chewing-gum.

Mais surtout, ils découvrent le goût de la liberté.

Après plus de 1 500 jours d'Occupation, Louviers est libre.

Pour mesurer ce que représente ce 25 août, il faut se souvenir de ce que notre ville avait traversé.

Il faut revenir quatre années en arrière.

Samedi 8 juin 1940.

Le marché se tient encore place de la Halle. Les Lovériens vaquent à leurs occupations. La guerre paraît proche, mais la vie ordinaire tente encore de résister.

Le lendemain, les premières bombes tombent sur Louviers, rue Massacre et rue du Bal-Champêtre.

Le 10 juin, au petit matin, le maire, Auguste Fromentin, fait sonner le tocsin pour appeler les derniers habitants à quitter la ville.

À 6 heures 10, le dernier train quitte la gare.

Puis viennent les bombes.

Les incendies.

Les destructions.

Près de 700 bâtiments sont sinistrés. C'est la majeure partie du centre-ville qui disparaît.

Derrière ce chiffre, il faut imaginer des maisons éventrées, des commerces détruits, des chambres d'enfants disparues sous les gravats, des photographies de famille perdues, des souvenirs partis en fumée.

Il faut imaginer une ville que ses habitants ne reconnaissent plus.

Et pourtant, Louviers va vivre.

Louviers va tenir.

Pendant quatre ans, l'occupant s'installe et investit l'Hôtel de Ville, transformé en Kommandantur.

Pendant quatre ans, les Lovériens connaissent les privations, les réquisitions, les humiliations, la peur.

Mais pendant quatre ans aussi, certains font le choix courageux de dire Non.

Et aujourd'hui, je veux prononcer leurs noms.

Parce qu'une ville qui cesse de prononcer le nom de ceux qui l'ont défendue commence à les oublier.

Je pense à Auguste Fromentin, maire de Louviers, qui imprime clandestinement des tracts et *Le Patriote de l'Eure*.

Je pense à Pierre Hébert, au Hamelet, qui paie de sa vie son refus d'abandonner sa maison aux Allemands.

Je pense à René Espinousse, directeur du centre d'hébergement de l'hôtel du Grand Cerf, qui prend sur lui d'évacuer à pied 84 enfants parisiens hébergés à Louviers.

Je pense à Albert Stamm, Procureur au tribunal de Louviers, résistant de la première heure et qui, bien que torturé par la Gestapo, ne parla jamais.

Je pense à Odette Kuëne.

Elle habite au 9, rue de la Citadelle.

Le 24 janvier 1944, au matin, la Gestapo vient l'arrêter chez elle.

Elle sera déportée à Ravensbrück.

Elle n'en reviendra pas.

Ces noms ne sont pas seulement ceux de personnages de notre histoire locale.

Ils furent des femmes et des hommes qui marchèrent hier dans les rues que nous empruntons aujourd'hui.

Ils connurent ces maisons, ces quartiers, cette rivière, ces paysages.

Et un jour, dans des circonstances que personne ne devrait avoir à connaître, ils durent répondre à une question terrible :

Que suis-je prêt à risquer pour rester libre ?

Ils ont répondu par leurs actes.

Puis vint l'été 1944.

Le 6 juin, à quelques dizaines de kilomètres d'ici, sur les côtes normandes, des milliers d'hommes s'élancent vers les plages.

Ils viennent des États-Unis, du Royaume-Uni, du Canada.

Ils sont souvent très jeunes.

Ils ne connaissent pas le nom des villages qu'ils vont traverser.

Ils ne connaissent pas Louviers.

Mais ils viennent mourir pour que Louviers, comme tant d'autres villes d'Europe, puisse un jour redevenir libre.

La bataille de Normandie durera près de trois mois.

Elle laissera notre région exsangue.

Près de 20 000 civils normands y perdront la vie. Des centaines de milliers d'habitants seront sinistrés.

Notre Normandie fut ainsi à la fois la terre du Débarquement et la terre du sacrifice.

Elle fut la porte par laquelle la liberté revint en Europe.

Et cette histoire vient de recevoir, cet été, une reconnaissance exceptionnelle.

Les Plages du Débarquement, nos plages de Normandie, viennent d'être inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO. C'était il y a tout juste un mois, le 26 juillet dernier, à Busan, en Corée du Sud.

Cette inscription nous honore. Mais elle nous oblige aussi.

Car l'UNESCO ne consacre pas seulement un paysage.

Elle ne protège pas seulement des plages, des blockhaus, des vestiges militaires ou des cimetières.

Elle reconnaît la valeur universelle d'une mémoire collective, combattante de la liberté.

Elle honore des hommes venus d'au-delà des mers pour libérer un continent qui n'était pas le leur.

Elle distingue des nations qui, ensemble, ont décidé que la tyrannie ne pouvait pas avoir le dernier mot.

Elle reconnaît la Normandie comme l'un des lieux où s'est joué le destin de la liberté en Europe.

Et, mesdames et messieurs, Louviers appartient pleinement à cette histoire.

Le chemin commencé sur les plages le 6 juin 1944 passe par Caen, par Falaise, par les plaines et les villages normands.

Puis, à la fin du mois d'août, il atteint l'Eure.

Le 23 août, les forces alliées progressent dans notre département.

Le 24, le résistant Marcel Baudot, qui dirige les Forces françaises de l'intérieur depuis une ferme près de La Goulafrière, propose aux Canadiens la coopération de ses hommes.

Et le 25 août, la liberté atteint Louviers.

Elle poursuivra ensuite son chemin vers la Seine, vers la Belgique, vers les Pays-Bas, vers l'Allemagne.

Ainsi notre ville n'est pas à côté de l'histoire du Débarquement.

Elle est sur la route de la Libération.

Mais gardons-nous d'embellir le passé.

Ce 25 août 1944 ne fut pas seulement un jour de liesse.

Car la guerre, jusqu'au dernier instant, demeure la guerre.

Le soir même de la Libération, alors que l'on commence à croire le cauchemar terminé, des bombes frappent encore la place du Champ-de-Ville.

Six personnes sont tuées. Six vies fauchées.

Les vies de madame Gabrielle Lavolé, de monsieur Eugène Sribier, de Madame Nelly Chambriard, de Madame Gabrielle Victor, de Monsieur Désiré Fermanel et de Madame Félicie Massari.

Le jour de la liberté devint ainsi, pour six familles lovériennes, un jour de deuil.

Cette terrible simultanéité dit peut-être mieux que tout autre récit ce que fut la Libération.

La joie et les larmes.

Les drapeaux et les cercueils.

La liberté retrouvée et l'absence de ceux qui ne la verront pas.

Et le lendemain ?

Le lendemain, il faut vivre.

C'est une dimension de la Libération que nous évoquons peut-être trop peu.

Car libérer une ville est une chose.

La relever en est une autre.

À Louviers, il faut déblayer.

Reconstruire.

Rouvrir les commerces.

Réparer les réseaux.

Retrouver un logement.

Faire revenir ceux qui sont partis.

Rendre à une ville détruite, défigurée, une forme, un visage, un avenir.

Il faut surtout recommencer à croire au lendemain.

Cinq ans passèrent et, le 26 juin 1949, Louviers reçut la Croix de Guerre.

La citation qui l'accompagne rappelle que notre ville, « très durement éprouvée » en 1940, a « participé largement à la lutte contre l'occupant ».

Cette décoration appartient à Louviers tout entière.

À ceux qui résistèrent.

À ceux qui furent déportés.

À ceux qui reconstruisirent.

À toutes ces générations de Lovériens qui ont fait en sorte que notre ville ne demeure pas prisonnière de ses ruines.

Mesdames et Messieurs,

Quatre-vingt-deux ans ont passé.

Les témoins directs nous quittent, peu à peu.

Alors il est important que ceux qui se souviennent de ce 25 août 1944 nous le racontent.

Qu'ils et elles nous racontent leur histoire et leurs souvenirs d'enfant, avec leurs mots.

C'est ce qu'a accepté de faire Josette Letellier, présente ce matin parmi nous. Josette était une enfant de 9 ans en juin 1940 et une jeune adolescente de 13 ans le jour de la Libération.

Merci, chère Josette, pour ce formidable témoignage, que nous présenterons aux enfants du conseil municipal des jeunes. Votre témoignage est disponible sur le site internet de la Ville, et j'invite chacune et chacun, et en particulier les enseignants et leurs élèves, à le visionner.

C'est important, car lorsque plus personne ne pourra plus nous dire : « J'y étais. », alors à cet instant précis, notre responsabilité deviendra plus grande.

Car lorsque s'éteint la mémoire des hommes doit commencer pleinement la mémoire des peuples.

Albert Camus écrivait :

« La liberté est une chance, mais elle est aussi une tâche. »

Cette phrase prend ici un sens particulier.

La liberté n'est pas un héritage que l'on dépose dans une vitrine.

Elle n'est pas un monument devant lequel nous viendrions nous incliner une fois par an avant de retourner à nos occupations.

Elle est une responsabilité.

Une exigence.

Une vigilance.

Nous savons, nous Européens, alors que la guerre menée par la Russie contre l'Ukraine n'en finit pas, ce qu'il en coûte lorsque les démocraties s'affaiblissent, lorsque la haine désigne des boucs émissaires, lorsque la force prétend remplacer le droit, lorsque l'indifférence finit par tenir lieu de politique.

Nous le savons parce que notre propre ville en porte les cicatrices.

À Louviers, l'Histoire n'est pas abstraite.

Elle a une adresse : 9, rue de la Citadelle, chez Odette Kuène.

Elle a une heure : 6 h 10, lorsque le dernier train quitte Louviers le 10 juin 1940.

Elle a un lieu : la place du Champ-de-Ville, où six Lovériens furent tués alors même que leur ville venait d'être libérée.

Elle a des noms : Fromentin, Hébert, Espinousse, Stamm, Kuène et tant d'autres.

Elle a aussi, bien sûr, une date : le 25 août 1944.

Alors aujourd'hui, devant nos drapeaux, je voudrais simplement que nous pensions à eux.

Aux Lovériens qui, ce matin-là, ont ouvert leurs portes et leurs fenêtres.

À ceux qui ont couru dans les rues.

Aux enfants qui ont tendu la main vers ces soldats dont ils ne comprenaient pas la langue.

Aux familles qui ont pleuré leurs morts.

Aux résistants qui ont enfin pu sortir de l'ombre.

Aux déportés qui ne sont jamais revenus.

À ceux qui, dès le lendemain, ont ramassé une pelle, une pioche, une truelle et ont recommencé à bâtir Louviers.

Et pensons aussi à ces jeunes hommes venus de si loin.

Ils ne connaissaient pas nos rues.

Ils ne connaissaient pas nos familles.

Ils ne connaissaient probablement même pas le nom de notre ville.

Mais ils nous ont rendu notre liberté.

Nous leur devons davantage qu'un souvenir.

Nous leur devons d'en être dignes.

Voilà pourquoi, quatre-vingt-deux ans après, nous sommes ici.

Voilà pourquoi nous continuerons à raconter cette histoire à nos enfants.

Voilà pourquoi les plages de Normandie, désormais inscrites au patrimoine mondial de l'humanité, ne seront jamais pour nous de simples plages.

Voilà pourquoi le 25 août ne sera jamais à Louviers un jour comme les autres.

Parce qu'un matin d'août 1944, après plus de 1 500 jours d'une éclipse totale, la lumière est revenue à Louviers.

Et notre responsabilité à nous tous, désormais, est de ne plus jamais l'éteindre.

Vive Louviers.

Vive la République.

Vive la France.